



THEOLOGICAL SYMPOSIUM – ThS.1A	SPEAKER : P. RANIERO CANTALAMESSA - ofmcap
TITLE : A CURRENT OF GRACE FOR SPIRITUAL RENEWAL / UN COURANT DE GRACE POUR UN RENOUVEAU SPIRITUEL	
LANGUAGE : FRANÇAIS	COUNTRY : ITALY

La contribution du Renouveau Charismatique au renouveau de la théologie

Pour pouvoir comprendre ce que je vais dire sur le renouveau de la spiritualité apporté par le Renouveau Charismatique, il me faut d'abord parler de sa contribution au renouveau de la théologie en général. En cela, je reprendrai quelques-uns des points que j'ai présentés au cours de ma dernière prédication d'Avent à la Maison Pontificale.

La nouveauté majeure dans la théologie et dans la vie de l'Eglise après le Concile, a un nom bien précis : l'Esprit Saint. Le Concile n'avait certes pas ignoré son action dans l'Eglise, mais en avait parlé presque toujours « en passant », le mentionnant souvent, mais sans mettre en lumière son rôle central. Dans une conversation, à l'époque où nous siégeons ensemble dans la Commission Théologique Internationale, je me souviens que le père Yves Congar avait utilisé une image forte à ce sujet ; il avait parlé d'un Esprit Saint parsemé ici et là dans les textes, comme on fait avec le sucre sur les gâteaux, sans le faire entrer dans la pâte.

Nous pouvons dire que l'intuition de saint Jean XXIII, qui parlait du Concile comme d'« une nouvelle Pentecôte pour l'Eglise », n'a manifesté ses fruits qu'à la conclusion du Concile, ce qui d'ailleurs a souvent été le cas dans l'histoire des conciles. Le Renouveau Charismatique est le signe le plus remarquable d'un réveil de l'Esprit Saint et des charismes dans l'Eglise. Le Concile a préparé la voie pour l'accueillir, quand il parle dans *Lumen Gentium* de la dimension charismatique de l'Eglise qui accompagne sa dimension hiérarchique et institutionnelle et insiste sur l'importance des charismes.¹

Dans son homélie pour la messe chrismale du Jeudi Saint de 2012, Benoît XVI affirmait :

« Celui qui regarde l'histoire de l'époque postconciliaire, peut reconnaître la dynamique d'un vrai renouveau, qui a souvent pris des formes inattendues dans des mouvements pleins de vie et qui rend presque tangibles la vivacité inépuisable de la sainte Église, la présence et l'action efficace du Saint-Esprit ».

En même temps, cette nouvelle expérience de l'Esprit Saint a stimulé la réflexion théologique². Très vite après le Concile se sont multipliés les traités sur l'Esprit Saint : chez les catholiques, ceux de Yves Congar³, de Karl Rahner⁴, de Heribert Mühlen⁵ et de Hans Urs von Balthasar⁶, chez les luthériens ceux de Jürgen Moltmann⁷ et de Michael Welker⁸, et beaucoup d'autres. Côté

¹ *Lumen Gentium* 12.

² Cf. *La redécouverte de l'Esprit. Expérience et théologie de l'Esprit Saint*, par Claus Hartmann et Herbert Mühlen, Milan 1975 (éd. originale, *Erfahrung und Theologie des Heiligen Geistes*, München 1974).

³ Y. Congar, *Je crois en l'Esprit Saint*, Cerf 1979.

⁴ K. Rahner, *Erfahrung des Geistes. Meditation auf Pfingsten*, Herder, Fribourg i. Br. 1977.

⁵ H. Mühlen, *Der Heilige Geist als Person. Ich – Du – Wir*, Münster in W., 1963

⁶ U. von Balthasar, *Spiritus Creator*, Brescia 1972, p. 109

⁷ J. Moltmann, *Lo Spirito della vita*, Brescia 1994, pp. 102-108.



magistère, il y a eu l'encyclique de saint Jean Paul II *Dominum et vivificantem*. En 1982, à l'occasion du seizième centenaire du premier concile de Constantinople de 381, ce même pape faisait organiser le congrès international de pneumatologie au Vatican, dont les actes furent publiés en deux gros volumes sous le titre « Credo in Spiritum Sanctum »⁹.

Ces dernières années, nous assistons à un pas décisif dans le même sens. Vers la fin de sa carrière, Karl Barth faisait une affirmation provocante qui était en partie une autocritique. Il affirmait qu'à l'avenir se développerait une nouvelle théologie, la « théologie du troisième article »¹⁰. Par « troisième article » il entendait, naturellement, l'article du credo sur l'Esprit Saint. Sa proposition ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. C'est de là qu'est précisément parti le courant qu'on appelle aujourd'hui la « Théologie du troisième article ».

Je ne pense pas qu'un courant de ce type veuille se substituer à la théologie traditionnelle (et ce serait une erreur s'il y prétendait), mais plutôt l'appuyer et la revigorer. Il se propose de faire de l'Esprit Saint non seulement l'objet d'un traité, la Pneumatologie, mais je dirais aussi, l'atmosphère dans laquelle se déroule toute la vie de l'Eglise et toute recherche théologique, car le Saint-Esprit est « la lumière des dogmes », comme un ancien Père de l'Eglise le définissait.

La présentation la plus complète de ce récent courant théologique est le livre paru en anglais en septembre dernier, sous le titre « La théologie du troisième article »¹¹. Dans cet ouvrage, des théologiens de différentes Eglises chrétiennes offrent leur contribution, comme préambule à une théologie systématique davantage ouverte à l'Esprit et répondant davantage aux exigences actuelles. Il m'a été demandé à moi aussi, en tant que catholique, d'y contribuer en écrivant un essai sur « Christologie et pneumatologie dans les premiers siècles de l'Eglise ».

Les raisons qui justifient cette nouvelle orientation théologique ne sont pas seulement d'ordre dogmatique, mais également historique. En d'autres termes, on comprend mieux ce qu'est et ce que propose la théologie du troisième article si l'on tient compte de la façon dont s'est formé l'actuel symbole de Nicée-Constantinople. De cette histoire ressort clairement l'utilité de lire une fois ce symbole « à l'envers », c'est-à-dire en partant de la fin, au lieu du début.

Laissez-moi expliquer ce que je veux dire. Le symbole de Nicée-Constantinople reflète la foi chrétienne à son stade final après toutes les clarifications et définitions conciliaires qui se sont achevées au Vème siècle. Il reflète l'ordre atteint à la fin du processus de formulation du dogme, mais il ne reflète pas le processus en soi, la foi en gestation. Autrement dit, il ne correspond pas au processus par lequel la foi de l'Eglise s'est formée historiquement, ni ne correspond au processus par lequel on peut arriver à la foi aujourd'hui, à savoir la foi vivante en un Dieu vivant.

Dans le credo actuel, on part de Dieu Père et Créateur, de Lui on passe au Fils et à son œuvre rédemptrice, et enfin à l'Esprit Saint et à son œuvre dans l'Eglise. Dans la réalité, la foi suit le chemin inverse. C'est l'expérience de l'Esprit à la Pentecôte qui conduisit l'Eglise à découvrir qui était Jésus et quel était son enseignement. Avec Paul mais surtout avec Jean, on arrive à remonter

⁸ M. Welker, *Lo Spirito di Dio. Teologia dello Spirito Santo*, Brescia 1995, p.62.

⁹ Edités par Libreria Editrice Vaticana en 1983.

¹⁰ Cf. Karl Barth, *Concluding Unscientific Postscript on Schleiermacher*, in *The Theology of Schleiermacher*, ed. Dietrich Ritschl, Grand Rapids, Eerdmans, 1982, p. 278, et *Karl Barth's Table Talk*, Edinburgh, Oliver and Boyd, 1963, p. 28.

¹¹ *Third Article Theology : A pneumatological Dogmatics*, Myk Habets, Fortress Press, Septembre 2016.



de Jésus au Père. C'est le Paraclet qui, selon la promesse de Jésus (voir dans Jean 16, 13), conduit les disciples à la « *vérité tout entière* » sur lui et sur le Père.

Basile de Césarée résume le développement de la révélation et de l'histoire du salut ainsi :

« Le chemin de la connaissance de Dieu va donc de l'unique Esprit, par le Fils unique, jusqu'à l'unique Père ; et en sens inverse, la bonté naturelle, la sainteté de la nature et la dignité royale s'étendent du Père, par le Monogène, dans l'Esprit »¹².

Autrement dit, dans l'ordre de la création et de l'être, tout part du Père, passe par le Fils et arrive à nous dans l'Esprit. Cependant, dans l'ordre de la rédemption et de la connaissance, tout commence avec l'Esprit Saint, passe par le Fils Jésus-Christ et retourne au Père. Nous pouvons dire que saint Basile est le vrai pionnier de la théologie du troisième article ! Dans la tradition occidentale tout ceci est synthétisé dans la strophe finale de l'hymne *Veni Creator*. S'adressant à l'Esprit Saint, l'Eglise prie ainsi :

Per te sciamus da Patrem,
noscamus atque Filium,
te utriusque Spiritum
credamus omni tempore.

Fais que par toi nous connaissions le Père,
Et découvriions le Fils,
Et qu'en toi, leur commun Esprit,
Nous croyions en tout temps.

Mais cela ne signifie pas le moins du monde que le credo de l'Eglise soit imparfait ou qu'il doive être reformulé. Il ne peut être autre que ce qu'il est. Cependant ce qui peut parfois être utile, c'est de changer notre manière de le lire pour refaire le chemin qui a conduit à sa formulation. Il y a le même contraste entre les deux manières d'approcher le credo – comme un produit fini, ou bien dans sa formulation – que d'entreprendre personnellement, de bon matin, l'escalade du Mont Sinaï en partant du monastère Sainte-Catherine, ou bien de lire le récit de quelqu'un qui en a fait l'ascension avant nous.

Une contribution au renouveau de la spiritualité chrétienne occidentale

Après ce préalable, nous pouvons mieux comprendre la contribution du RC au renouveau de la spiritualité chrétienne occidentale. A la conclusion d'un synode des évêques sur l'évangélisation tenu à Rome en 2013, le pape François publiait une lettre intitulée « La joie de l'Évangile » (*Evangelii Gaudium*). Elle commence par la déclaration suivante d'où est tiré le titre du document :

« La joie de l'Évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus. Ceux qui se laissent sauver par lui sont libérés du péché, de la tristesse, du vide intérieur, de l'isolement. Avec Jésus Christ la joie naît et renaît toujours. Dans cette Exhortation je désire m'adresser aux fidèles chrétiens, pour les inviter à une nouvelle étape évangélisatrice marquée par cette joie. »

¹² Basile de Césarée, *De Spiritu Sancto XVIII*, 47 (PG 32, 153).

La joie de l'Évangile est presque une tautologie – un pléonasme, la répétition d'un même concept – parce que le terme évangile, *euangelion*, comme tous les autres mots grecs commençant par la diphtongue « eu » signifie lui-même quelque chose de bon et de joyeux (voyez euphorie, éloge, euthanasie...).

Mais une question inévitable surgit ici. Si l'Évangile est une « bonne nouvelle », une « nouvelle de bonheur », pourquoi alors le monde finit-il par associer la foi chrétienne à tout ce qui est douloureux ? Nietzsche disait des chrétiens qu'ils étaient des « prédicateurs de la mort » et qu'ils étaient « affligés d'une tuberculose de l'âme, pas plus tôt nés qu'ils commencent à mourir, suivant leurs doctrines de lassitude et de résignation »¹³.

Nietzsche était trop partial contre le christianisme pour mériter qu'on y prête crédit, mais d'autres auteurs non. Presque tous les personnages chrétiens du dramaturge norvégien Henrik Ibsen sont des gens tristes qui répandent les ténèbres autour d'eux. Pour Soren Kierkegaard, « la conscience du péché est la "condition sine qua non" du christianisme, sans laquelle personne ne peut devenir chrétien »¹⁴. Le péché et l'angoisse sont pour lui intimement liés. Il est rare de voir des chrétiens et la foi chrétienne représentés dans des romans et des films sur un mode positive, et répandant la joie autour d'eux.

Et ce n'est pas le cas seulement de quelques écrivains et de gens cultivés. La perception est bien plus largement répandue. Quelle est, en fait, l'image « pré-définie » de Dieu (dans le langage informatique, le default mode) dans l'inconscient collectif de l'homme ? Pour le découvrir, il suffit à chacun de se poser la question et de la poser à d'autres : « quelles sont les idées, les mots, les réalités qui surgissent spontanément en toi, avant toute réflexion quand tu dis : "Notre Père qui est aux cieux... que ta volonté soit faite ?" »

En disant ça, chacun intérieurement baisse la tête en signe de résignation, comme pour se préparer au pire. Inconsciemment, la volonté de Dieu est reliée à tout ce qui est déplaisant et douloureux, ou à ce qui d'une façon ou d'une autre est considéré comme mutilant la liberté et le développement personnel. C'est comme si Dieu était l'ennemi de toute célébration, joie et plaisir. Nous comprenons d'où est venu le slogan vu au cours d'une campagne d'affichage sur les bus de Londres il y a quelques années : « Dieu n'existe probablement pas. Alors cessez de vous faire du souci et profitez de la vie. » Comme si la foi en Dieu était l'obstacle principal au bonheur et à la joie.

Voilà une perception tordue de la foi chrétienne qui a de profondes racines qu'il nous faut étudier si nous voulons comprendre en quoi consiste la contribution du Renouveau Charismatique à la spiritualité chrétienne.

Déjà dans les prophéties du Nouveau Testament qui annonçaient « la nouvelle et éternelle alliance » nous trouvons deux aspects fondamentaux : un aspect négatif qui consiste à éliminer le péché et le mal en général et un aspect positif qui consiste en l'offrande d'un cœur nouveau et un esprit nouveau ; en d'autres termes, en détruisant les œuvres de l'homme et en reconstruisant ou restaurant en lui l'œuvre de Dieu.

¹³ F. Nietzsche, *Le gai savoir*, Patrick Wotling, GF Flammarion, 2007.

¹⁴ Sören Kierkegaard, *Le Journal du séducteur*, Éditions de La République des Lettres.

Il y a un texte clair sur ce sujet qui est en Ezéchiel 36, 25-27. Il parle de ce que Dieu veut extirper de l'homme : l'iniquité et son cœur de pierre ; et de ce qu'il veut mettre en l'homme : un cœur nouveau et un esprit nouveau. Dans le Nouveau Testament, ces deux aspects sont évidents. Dès le début de son évangile, Jean Baptiste présente Jésus comme « *l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde* » ainsi que comme celui qui « *baptise dans l'Esprit Saint* » (Jn 1, 29, 33).

Nous voyons en saint Paul ces deux aspects dans un équilibre parfait. Dans sa lettre aux Romains, il commence par souligner ce dont Jésus est venu nous délivrer : la mort, le péché et la loi (Romains 5, 7). Puis, au chapitre 8, il expose la splendeur de tout ce que le Christ nous a offert par sa mort et sa résurrection : le Saint-Esprit et avec lui la filiation divine, l'amour de Dieu, et la certitude de la glorification finale.

Comme toujours, lorsqu'on essaie d'appliquer l'Écriture au temps de l'Église, on remarque que ces deux aspects sont reçus différemment. L'Orient met plus l'accent sur l'aspect positif du salut, c'est-à-dire la déification de l'homme et la restauration de l'image de Dieu ; l'Occident, lui, insiste plus sur l'aspect négatif, la libération du péché.

Dans notre théologie occidentale, un étrange paradoxe s'est fait jour. Celui qui était le chantre de la grâce par excellence, qui mieux que quiconque soulignait la différence entre la lettre et l'Esprit, entre la loi et la grâce, et insistait sur l'absolue nécessité de la grâce pour le salut, a été également celui qui, à cause de circonstances historiques, contribuait le plus à réduire le champ d'action de la grâce.

Je parle bien évidemment de saint Augustin. La polémique contre les Pélagiens l'a conduit à souligner d'abord et surtout le rôle de la grâce qui préserve et guérit du péché, grâce que l'on appelle la grâce prévenante, aidante et guérissante. Sa doctrine du péché original comme péché héréditaire réel qui est transmis à travers l'acte sexuel de l'engendrement, a conduit à ce que le péché soit considéré principalement comme une libération du péché originel.

Qu'est-ce qui, dans le cas d'Augustin, a fait que la perte d'équilibre soit si décisive et de si longue durée ? La réponse est simple : sa stature à lui, unique, et son autorité ! Quand il semblait en Occident qu'un homme puisse lui être comparé en raison de son audace et son originalité de pensée, cela ne rétablissait en rien l'équilibre de la pensée d'Augustin, mais l'exacerbait. Je parle ici de Martin Luther. Il a gagné pour l'ensemble du christianisme le mérite de remettre la Parole de Dieu, l'Écriture, au centre et par-dessus tout. Cependant, son insistance sur la totale corruption de la nature humaine et l'état de péché radical de l'homme l'a fait insister de façon trop unilatérale sur l'élément négatif du salut chrétien, c'est-à-dire, sur la manière dont les pécheurs sont justifiés.

Avec lui, la différence en comparaison avec l'Orient devient vraiment radicale. Contrairement à la théorie de la transformation et de la divinisation de l'homme, il y a la thèse d'une justice extrinsèquement imputée par Dieu qui laisse le baptisé « juste et pécheur » en même temps : un pécheur en lui-même, mais justifié aux yeux de Dieu.

Dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, la règle d'or dans le dialogue entre Orient et Occident ne devrait pas être le « soit/soit », mais le « et/et ». Si la doctrine de l'Orient, avec son idée très élevée de la grandeur et de la dignité de l'homme en tant qu'image de Dieu, a souligné la *possibilité* de l'Incarnation, la doctrine Occidentale, avec son insistance sur le péché et la misère de l'humanité, a souligné la *nécessité* de l'Incarnation. Un disciple plus tardif d'Augustin, Blaise Pascal, observait :

« La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère¹⁵. »

Pour saint Augustin, saint Anselme de Canterbury et Luther, l'insistance sur la gravité du péché n'était qu'une autre façon de nous faire comprendre la grandeur du remède apporté par le Christ. Ils accentuaient « l'abondance de péché » dans le but d'exalter « la surabondance de grâce » (cf. Romains 5, 20). Dans les deux cas, la clé de toute chose est l'œuvre de Jésus vue, pour ainsi dire, par l'Orient de la droite, et par l'Orient de la gauche.

Les deux approches sont légitimes et nécessaires. Face à l'explosion du « mal absolu » au cours de la Deuxième Guerre Mondiale, quelqu'un faisait remarquer que nous en étions arrivés là en oubliant la vérité amère sur les êtres humains, après deux siècles de confiance naïve dans les progrès imparables de l'homme¹⁶.

Où réside alors la lacune spécifique dans notre sotériologie occidentale qui obscurcit le caractère joyeux de l'Evangile? Elle demeure dans le fait que la grâce, quoique exaltée, a fini en pratique par être réduite seulement à sa dimension négative en tant que remède au péché, au détriment de la grâce transformante, consistant en l'habitation du Saint-Esprit et de la Trinité tout entière en nous.

Même le cri de jubilation de notre liturgie catholique de Pâques : « Ô Heureuse faute d'Adam qui nous a valu un tel rédempteur ! » - ne dépasse pas la perspective négative du péché et de la rédemption. Il en va de même de « Amazing grâce », un de mes hymnes préférés, où la grâce n'est que la grâce rédemptrice et guérissante, la grâce « qui a sauvé un misérable comme moi ».

Sans aucun doute, le salut chrétien annoncé et vécu dans les diverses Eglises chrétiennes d'Occident est bien plus riche et plus nuancé que cela, à travers une magnifique spiritualité et parfois une riche mystique ; mais c'est là la perception du message chrétien que notre monde occidental séculier en a. Et, nous l'avons vu, il l'a rejeté.

C'est précisément sur ce point, grâce à Dieu, que nous avons été témoin d'un changement que nous pouvons considérer comme innovateur. Toutes les Eglises occidentales et celles qui ont été fondées par elles, font l'expérience depuis plus d'un siècle d'un courant de grâce qui les traverse, le mouvement pentecôtiste et les divers nouveaux charismatiques qui en découlent dans les églises chrétiennes traditionnelles.

Lorsqu'il reçut les responsables du RCC à la Basilique Saint-Pierre en mai 1975, le pape Paul VI dans son discours a parlé du renouveau comme d'une « *chance* (terme employé par lui en français) pour l'Eglise et pour le monde ». Dans quel sens et sous quels aspects peut-on dire que cette réalité est une *chance* pour l'Eglise Catholique et les Eglises nées de la Réforme ? Je crois que c'est fondamentalement parce qu'il nous permet de redonner au salut chrétien son riche contenu positif consistant en l'effusion de l'Esprit Saint et la vie nouvelle en Christ.

Il donne une image extérieure différente de la vie chrétienne : voilà un christianisme joyeux et contagieux vécu dans la puissance et l'onction de l'Esprit, qui n'a rien du pessimisme sombre que Nietzsche lui reprochait. Une foi chrétienne vécue dans « *la loi de l'Esprit, qui donne la vie dans le*

¹⁵ Blaise Pascal, *Pensées*, 527.

¹⁶ Walter Lippman, cité in Pelikan, *Jesus through the Centuries*, p. 76.



Christ Jésus » (Romains 8, 2). Le péché n'est pas le moindre du monde banalisé, car l'un des premiers effets de la venue du Paraclet dans le cœur d'un être humain est de « *convaincre le monde de péché* » (Jean 16, 8). Je le sais parce que c'est une expérience de ce genre qui a entraîné ma reddition difficile et réticente à ce « courant de grâce » il y a 40 ans!

Il ne s'agit pas d'appartenir à ce « mouvement » - ou à quelque mouvement que ce soit - mais de s'ouvrir à l'action du Saint-Esprit quel que soit l'état dans lequel on se trouve. Personne n'a le monopole du Saint-Esprit, et encore moins le mouvement pentecôtiste et charismatique. L'important est de ne pas rester en dehors du courant de grâce qui coule sous différentes formes à travers tout le christianisme, et de le voir comme l'initiative souveraine de Dieu et une opportunité pour toute l'Église.

Une chose peut gâcher cette *chance*, et cela vient malheureusement de l'intérieur même. L'Écriture affirme la primauté du travail sanctifiant de l'Esprit sur son activité charismatique. Il suffit de lire ce que dit saint Paul sur la relation entre les charismes et l'amour :

« J'aurais beau parler toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante. J'aurais beau être prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu, j'aurais beau avoir toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. » (I Co 13, 1-2)

On compromettrait l'œuvre de l'Esprit si l'accent mis sur les charismes, en particulier les plus spectaculaires, devait finalement prévaloir sur l'effort pour une vie authentique « en Christ » et « dans l'Esprit », fondée sur la conformité au Christ et donc en mettant à mort les œuvres de la chair et en recherchant les fruits de l'Esprit. En d'autres termes, si le *renouveau spirituel* devenait moins important que le *renouveau charismatique*.